

## Vânia Bamberra et le capitalisme dépendant en Amérique latine

Angélica Lovatto<sup>1</sup>

Je tiens à saluer toutes les personnes qui sont ici et à saluer organisatrice de cet événement, Annelise Erismann, du CEG - Centre d'études de genre, Université de Lausanne, en remerciant non seulement l'aimable invitation qu'elle nous a faite, mais aussi la félicitant pour l'initiative de stimuler les dialogues contemporains dans cet événement qui est prêt à discuter du féminisme qui a le marxisme comme référence théorique et méthodologique, et, dans ce sens, le rôle des femmes dans les luttes de classe et dans la lutte politique contre l'ordre capitaliste.

Mon exposition vise à traiter de la pensée et du travail actuels de la marxiste brésilienne Vânia Bamberra, et de son militantisme politique, en se concentrant sur et en contextualisant les luttes pour la transition socialiste, que l'auteur souligne comme dépassant non seulement le capitalisme mais le capital lui-même.

Bamberra (1940-2015), sociologue et politologue, est l'un des plus grands intellectuels marxistes d'Amérique latine. Son travail a une pertinence théorique et politique particulière, car il fait partie de l'ensemble des formulations qui unifient et consacrent celle qui est devenue connue sous le nom de théorie marxiste de la dépendance (dans l'acronyme TMD), qui analyse le processus de développement du sous-développement capitaliste latino-américain, pour reprendre l'expression d'un important auteur allemand, André Gunder Frank, qui était en Amérique latine, faisant des recherches avec Bamberra et d'autres auteurs, et a même vécu pendant une courte période au Brésil, aidant à construire et installer une université dans la capitale du Brésil, UnB - Universidade de Brasilia.

---

<sup>1</sup> Professora do Departamento de Ciências Políticas e Econômicas, e do Programa de Pós-Graduação em Ciências Sociais da UNESP – Universidade Estadual Paulista. Coordenadora do Grupo de Pesquisa CNPq “Pensamento Político e Latino-Americano – PEPO”. Diretora da ADUNESP – Associação dos Docentes da UNESP. Contato: [angel.lovatto@gmail.com](mailto:angel.lovatto@gmail.com)

Cette théorie a commencé à être structurée et développée au début des années 1960, d'abord au Chili, par des auteurs brésiliens en exil (parmi eux, outre Bamberra, Ruy Mauro Marini et Theotônio dos Santos), en raison de la répression déclenchée par le coup d'État militaire de 1964 au Brésil. Cela durerait 21 ans. Cet effort des exilés brésiliens et des auteurs chiliens, entre autres, a abouti à la création du CESO - Centro de Estudios Socio-Económicos de la Universidad de Chile, où des études critiques ont commencé sur la dépendance économique et le sous-développement des pays d'Amérique latine, étant appelé plus tard, en tant que théorie de la dépendance marxiste, à se différencier des auteurs qui ont commencé à défendre, en même temps, une dépendance associée, c'est-à-dire subordonnée aux capitales impérialistes, dans ce moment chaud de la soi-disant guerre froide, par conséquent, un moment d'intense conflit économique-politique et idéologique dans le monde. Les théoriciens du TMD, au contraire, ont dénoncé la dépendance associée et montré que « l'histoire du sous-développement latino-américain est l'histoire du développement du système capitaliste mondial », <sup>2</sup> dans cette citation littérale que je cite d'un autre grand auteur brésilien, mentionné ici, Ruy Mauro Marini.

Les textes de Bamberra ont eu des répercussions notables non seulement au Chili, en exil, mais dans de nombreux pays du continent. Avec le coup d'État militaire contre Salvador Allende en 1973 et la montée des années de plomb de Pinochet, l'auteur a dû fuir à nouveau (en passant par le Panama où elle a échappé de peu à l'arrestation) et s'exiler au Mexique, où elle a été accueillie et a travaillé à l'UNAM - Universidad Nacional Autónoma de Mexico, jusqu'à son retour au Brésil à la fin des années 80. Donc, « Vania est connue dans le milieu universitaire et dans les mouvements politiques du monde hispanophone », <sup>3</sup> mais elle a également fait publier plusieurs de ses textes en Italie, en plus en Espagne et au Portugal.

Dans cette exposition, j'aborderai donc quelques aspects centraux de trois textes de l'auteur. Ce sont : *Le capitalisme dépendant d'Amérique latine*, <sup>4</sup> un livre avec plus de 15 éditions à travers le monde ; et deux articles : « La Chilienne en transition vers le socialisme » <sup>5</sup> et « Libération des femmes et luttes des classes », <sup>6</sup> les deux derniers encore publiés au Chili, dans

---

<sup>2</sup> Cf. MARINI, Ruy Mauro. *Subdesenvolvimento e revolução*. 6<sup>a</sup>. ed., Florianópolis: Insular, 2017.

<sup>3</sup> PRADO, Fernando Correa. Apresentação. *O capitalismo dependente latino-americano*. 3<sup>a</sup>.ed., Florianópolis: Insular, 2015, p. 12.

<sup>4</sup> BAMBIRRA, Vânia. *O capitalismo dependente latino-americano*. 3<sup>a</sup>.ed., Florianópolis: Insular, 2015.

<sup>5</sup> BAMBIRRA, Vânia. “La mujer chilena em la transición al socialismo”. Revista *Punto Final*. Documentos. Suplemento de la edición n.133 – Martes – 22 de junio de 1971 – Santiago – Chile.

<sup>6</sup> BAMBIRRA, Vânia. “Liberacion de la mujer: una tarea de Hoy”. Revista *Punto Final*. Año VI – Martes 15 de febrero de 1972 – n.151.

Revista Punto Final, respectivement en 1971 et 1972. En les citant, vous remarquerez l'immensité de ces formulations de Bamberger. Ce sont ce que j'appelle des textes classiques, au sens de maintenir des références théoriques qui ne vieillissent pas et qui sont, en même temps, le support idéopolitique de luttes qui n'ont pas encore atteint leur libération effective, car, si oui, nous n'aurions pas besoin d'être dans la situation de profonde misère économique et idéologique que le monde contemporain pèse d'une main de fer dans l'exploitation et l'oppression contre les femmes.

J'attire l'attention, dans un premier temps, sur la particularité de ces deux articles qui traitent de la question des femmes à une époque où il n'y avait toujours pas de type de « mode » intellectuelle des études féministes en vogue. Traiter la question des femmes dans une société capitaliste dépendante marquée par la lutte de classe a été un pas pionnier important pour les auteurs brésiliens dans les années 1960 et 1970, où je profite également de l'occasion pour citer la sociologue marxiste brésilienne Heleieth Saffioti (1934-2010), qui a lancé au Brésil en 1976 (mais qu'elle avait écrit entre 1966-67), une thèse pionnière et extrêmement importante à ce moment historique, qui s'appelle : La femme dans la société de classe: mythe et réalité.

Ces deux autrices brésiliennes, l'une qui était au Brésil et l'autre en exil au Chili et au Mexique (et, plus tard, à son retour au Brésil), ont besoin et devraient être lues par tous ceux qui recherchent le thème, car elles étaient les protagonistes de l'insertion substantielle d'études sur la particularité de l'oppression contre les femmes dans l'exploitation capitaliste, sans pour autant perdre de vue la totalité du système qui repose sur la centralité du capital contre le travail.

Ce refus de fragmenter la question des femmes est un exemple plus qu'actuel de récupération de l'efficacité politique des luttes dites féministes, sans lesquelles tout discours de genre peut tomber (tend à se terminer) dans un vide idéaliste qui ne parvient jamais à son émancipation effective. Pour la lutte des travailleuses, non seulement un discours radical idéal est important, mais une transformation effective de leurs conditions matérielles d'existence, c'est-à-dire jamais dans l'isolement forcé, prise « seulement » comme une cause, ce qui n'implique pas une rupture contre l'exploitation dans son ensemble au sein des classes en conflit sous le capitalisme.

C'est la défense de Bamberger dans le texte « La femme chilienne dans la transition vers le socialisme », où elle discute du rôle de la construction socialiste comme transition vers le communisme (et non du socialisme comme fin en soi). D'où le caractère universel de son analyse, mais sans manquer de mentionner, dans cette discussion, la particularité des travailleuses en

Amérique latine, et, bien sûr, de la singularité chilienne, un pays où elle a vécu et participé intensément à la vie politique et intellectuelle.

L'auteur se consacre également, dans cet article, à aborder le mouvement des « Mujeres Comunistas de Chile », qui, dans leurs efforts de transformation sociale, venaient de tenir une grande assemblée nationale avec des lignes directrices qui avançaient pour combattre les positions de l'extrême droite. Celle-ci, à son tour, ne se lassait pas de mettre des obstacles au gouvernement populaire de Salvador Allende. Analysant ce mouvement déclenché par l'assemblée des femmes communistes, Bambilra configure et dénonce la base objective de l'exploitation de classe qui affecte les Chiliens, ainsi que toutes les femmes ayant vécu sous les difficultés de surexploitation de la main-d'œuvre dans un continent de capitalisme dépendant et sous-développé.

Par conséquent, j'ai mis en évidence ces deux textes de l'auteur où elle traite de la question des femmes dans la société de classe, pour différencier que dans ce premier texte de 1971, elle discute de questions tactiques dans un pays, le Chili, qui n'avait pas mené de rupture révolutionnaire. Au contraire, le Chili avait à ce moment choisi le vote direct d'un président socialiste, dans l'élection d'un gouvernement populaire qui pourrait accumuler des forces pour la poursuite d'une révolution socialiste. D'un autre côté, dans le texte de 1972 « Libération des femmes : tâche d'aujourd'hui », Bambilra commence à discuter directement de la situation des femmes dans les processus révolutionnaires, en regardant cela. Elle affirme que, bien qu'à cette époque - les années 1970, sous le gouvernement socialiste populaire d'Allende - il y avait un consensus sur le traitement de la question des femmes dans une perspective de gauche, cependant il y en avait encore peu qui étaient engagés, dans ce contexte chilien, à donner une plus grande publicité et stimuler la discussion de la problématique des femmes dans le sens d'un dépassement radical de l'exploitation de classe.

Dans le premier texte, elle délimite cela (puis plonge dans cet argumentaire dans son second texte). Selon ses propres termes : au Chili, « une véritable révolution sociale n'est pas en cours, mais un processus de changement basé sur la légalité bourgeoise. Par conséquent, la tendance à endurer des institutions et des valeurs réactionnaires est très forte et ne peut être contrée que dans la mesure où celles-ci deviennent réellement l'objet de préoccupation et le centre d'action des secteurs les plus révolutionnaires ». <sup>7</sup> Car, « nous savons que si cette [révolution profonde de

---

<sup>7</sup> BAMBIRRA, Vânia. “La mujer chilena em la transición al socialismo”. Revista *Punto Final*. Documentos. Suplemento de la edición n.133 – Martes – 22 de junio de 1971 – Santiago – Chile, p.7.

la superstructure] ne se produit pas, il y a un grand paradoxe dans le processus de changement car la transformation, au niveau des rapports de production, est conditionnée et ne s'accompagne pas du même rythme de la transformation. Comme par exemple, le maintien, pendant une certaine période, de la condition de la femme en tant qu'objet».<sup>8</sup>

Cette dialectique entre exploitation et oppression, qui jusqu'à aujourd'hui est encore mal résolue théoriquement et politiquement dans le cadre de la discussion dite féministe (le plus souvent qualifiée à tort d'identitarisme), Bambirra résout, à partir de là, des aspects distinctifs de caractère stratégique et tactique, sans jamais perdre de vue la particularité de l'oppression des femmes.

Cependant, sans perdre une articulation dialectique entre les deux, l'auteur établit une sorte de hiérarchie, au sens d'un degré qualitatif d'importance et de détermination de l'exploitation sur l'oppression, puisque la première (l'exploitation capitaliste) embrasse, inclut et subordonne le processus de reproduction de l'oppression dans ce système: "S'il y a une grande mobilisation autour de la discussion des problèmes des femmes et de leur organisation pour commencer à les résoudre, inévitablement seule la bourgeoisie devra y perdre".<sup>9</sup> Et plus loin: «Les révolutionnaires ne peuvent oublier cette réalité: les travailleuses et les ouvrières ont une double raison d'être révolutionnaires, car en plus de l'exploitation des classes, elles sont également soumises à l'exploitation en tant que femmes».<sup>10</sup>

Notez qu'elle réitère qu'il s'agit d'une exploitation des classes et d'une exploitation en tant que femmes. Elle catégorise l'exploitation. Et à ce point du texte, elle cite Marx : « Quand la théorie entre dans les masses, elle devient une force matérielle », renforçant que « la conception marxiste de la femme doit être diffusée. (...) Rejeter la confrontation des problèmes des femmes est, objectivement, une attitude de défense des valeurs bourgeoises et contre-révolutionnaires ».<sup>11</sup> Elle résout cette relation entre exploitation et oppression dans cette dialectique.

J'arrive ici à un point culminant du texte dans sa défense d'une lutte dans la totalité de (et contre) l'exploitation capitaliste : « La lutte pour la libération des femmes n'a rien à voir avec le féminisme. Ce n'est en aucun cas une lutte féminine contre une lutte masculine. Une telle

---

<sup>8</sup> BAMBIRRA, Vânia. "La mujer chilena em la transición al socialismo". Revista *Punto Final*. Documentos. Suplemento de la edición n.133 – Martes – 22 de junio de 1971 – Santiago – Chile, p.7.

<sup>9</sup> BAMBIRRA, Vânia. "Liberacion de la mujer: una tarea de Hoy". Revista *Punto Final*. Año VI – Martes 15 de febrero de 1972 – n.151, p.15.

<sup>10</sup> Idem, p.15.

<sup>11</sup> Idem, p.15.

conception est absurde et grotesquement caricaturale », car, « en ce sens, il ne s'agit pas simplement d'une lutte des femmes pour leur libération, mais d'une lutte de tous ceux qui sont exploités pour libérer également les femmes », car « c'est la bonne forme que cette lutte doit prendre et, par conséquent, doit être menée par tous les révolutionnaires, hommes et femmes, même si dans un premier temps c'est à eux de stimuler la discussion avec plus de dynamisme ».<sup>12</sup>

Pour cette raison, je défends, recommande et préconise que Vânia Bambirra soit récupérée, de toute urgence, au début du 21e siècle. Je le répète : de toute urgence. Pourquoi ? Pour sortir du banal des luttes dites féministes qui parlent rarement de révolution politique et qui ont du mal à indiquer une rupture révolutionnaire, même pas dans une perspective purement prospective. Parce que le changement ne suffit pas, il doit y avoir une transformation sociale.

Par conséquent, lier le soi-disant féminisme à la discussion de la théorie marxiste de la dépendance, c'est nécessairement lier cette lutte « féministe » directement et inséparablement aux luttes des travailleuses du continent latino-américain, donc des femmes qui appartiennent à une classe sociale surexploitée sous le système de production capitaliste et, de surcroît, à une dépendance très « organisée » d'un développement inégal et combiné, qui définit les termes dans lesquels se déroule la lutte du travail contre le capital.

Ce n'est pour aucune autre raison qu'elle a écrit son plus grand classique : *Le capitalisme dépendant latino-américain*, avec lequel je transmets les dernières remarques de ma présentation. Dans ce livre, son souci était de comprendre la particularité de chaque pays du continent, cherchant à caractériser la manière tardive (et donc dépendante) dont le capitalisme s'installait dans son développement inégal et combiné, comme je l'ai mentionné plus haut. À cette fin, il articule nos origines coloniales dans sa relation avec l'accumulation primitive du capital en Europe, donc, sans tomber dans l'idée fausse commune que la prise en compte d'une sorte de féodalisme faisait rage à travers le continent latino-américain.

Le travail époustouflant qu'elle développe dans ce livre, à cette époque des années 1960, cherche la genèse de la formation sociale de ce groupe de pays, « prenant l'accumulation dépendante et la reproduction au cœur de l'analyse »,<sup>13</sup> selon ses propres mots dans la note précédente du livre. Les aspects critiques qu'elle articule, soulevant des données empiriques

---

<sup>12</sup> Idem, p.15.

<sup>13</sup> BAMBIRRA, Vânia. Nota prévia. *O capitalismo dependente latino-americano*. 3<sup>a</sup>.ed., Florianópolis: Insular, 2015, p.29.

difficiles à saisir à l'époque, ont conduit à la formulation de ce qu'elle a elle-même appelé une typologie des dépendances, reliant l'industrialisation et la structure socio-économique. Il y a beaucoup de irresponsables dans les sciences sociales au Brésil qui, simplement parce qu'ils n'ont pas lu Bamberger (quand ils ont beaucoup entendu, ou même par pure incompréhension), attribuent à cet auteur marxiste une supposée « déviation » wébérienne, en faisant référence à sa construction d'une typologie. Rien de plus opposé à la pensée de l'auteur. Sa typologie n'est pas basée sur une construction wébérienne idéale typique, qui réduit l'appréhension de la réalité en égalisant les différentes, mais elle est basée précisément sur la classification des niveaux différenciés de développement historico-social et politico-économique, cherchant l'analyse concrète de situations, à travers la méthode basée sur les textes marxistes.

Dans une synthèse serrée, afin de ne pas contrarier les attentes de ceux qui nous écoutent, pour Bamberger, les pays d'Amérique latine seraient divisés en trois grands groupes de cette typologie proposée: Type A - pays à industrialisation précoce (pré-seconde guerre) : Argentine, Mexique, Brésil, Chili, Uruguay et Colombie; Type B - pays dont l'industrialisation était le produit de l'intégration monopolistique d'après-guerre : Pérou, Venezuela, Équateur, Costa Rica, Guatemala, Bolivie, El Salvador, Panama, Nicaragua, Honduras, République dominicaine et Cuba; et aussi un Type C - pays à structure d'exportation agraire sans diversification industrielle : Paraguay et Haïti (où l'auteur inclurait avec un doute sous-jacent également le Panama, qui était déjà prévu dans le type B).

Incapable d'approfondir cette caractérisation, en raison de la portée de cet événement, il n'est que brièvement important de noter que l'adoption de ce critère par l'auteur était la tentative de répondre à une question cruciale, à savoir, la formation de différents types de structure dépendante sur le continent. Pour quelle raison ? Pour la conséquence pratique due à la proposition de révolutions nationales, articulée dans une portée continentale, qui impliquait l'émancipation de la classe ouvrière et pas seulement des processus de libération nationale. En fait, de nombreux livres et articles écrits par Bamberger traitent des dimensions stratégiques des classes impliquées dans le passé et dans les futurs processus révolutionnaires sur le continent.

Vânia Bamberger incarne donc en elle-même, en tant qu'intellectuelle publique, la dimension dialectique entre la formulation de la théorie sociale et la proposition de l'action politico-pratique. Dans ses termes, dès qu'Allende arrive au pouvoir au Chili, elle précise : « Le travail que nous essayions de faire au CESO a été heureusement interrompu par la victoire

d'Unidad Popular (UP), qui a demandé la collaboration d'une partie des membres de l'équipe d'étude sur la dépendance pour faire face en pratique aux tâches de rupture de la dépendance ». <sup>14</sup>

Une fois de plus, je demande : pourquoi la pensée de la marxiste Vania Bambirra est-elle d'actualité ? Sinon, voyons : considérant que nous sommes à un peu plus de 50 ans des événements de mai 1968, surtout les Français (qui en sont venus à rejeter le capitalisme, mais aussi le socialisme), combiné au fait que nous sommes un peu plus de trois des décennies vivant les conséquences de la chute du mur de Berlin et de l'effondrement de l'Union soviétique et des régimes d'Europe de l'Est, il s'avère que nous vivons dans un moment d'hégémonie pratiquement absolue du système capitaliste dans le monde, sans négliger ces quelques des pays qui s'efforcent de soutenir les processus révolutionnaires lancés au XXe siècle.

Ainsi, depuis le dernier tiers du siècle dernier et dans les deux premières décennies de ce 21<sup>ème</sup> siècle, nous sommes plongés dans une contrefaçon progressive qui présente des écueils difficiles à combattre, difficiles à - littéralement - désarmer, surtout sous leur aspect idéologique et qui dominant les soi-disant nouveaux paradigmes de la science sociale : l'irrationalisme contemporain qui a été appelé théories postmodernes. Ces derniers se présentent comme progressistes, voire critiques, mais sans issue (ce qui, en règle générale, est socialement régressif), et ils se disent - clairement - comme une gauche non marxiste, ils articulent des discours et des récits fragmentés qui, de manière platonique, se présentent comme des radicaux, mais en fin de compte ils se couplent à une construction contre-révolutionnaire de démontage et d'explication compliqués. Le fait qu'ils se présentent comme de gauche, rejetant le marxisme, entend un lien direct avec la (réelle) perte de prestige du marxisme dans les années soixante (au moment de mai 68), en déduisant comme conséquence de la perte de prestige la perte supposée de validité. Mais perdre du prestige ne signifie pas nécessairement perdre sa validité. Si c'est précisément dans ce nid idéologique que naissent les récits fragmentés de l'identitarisme des causes (réels, concrets et très importants dans les luttes contre l'oppression), ne considérer le soi-disant féminisme que dans ce cadre, c'est appauvrir profondément la lutte contre le l'oppression des femmes et, pire encore, rendre insurmontable l'insurmontable, leur situation d'oppression.

Il est très important de considérer de manière critique l'implication des agendas féministes couplés indissociablement aux théories de la postmodernité, qui valorise l'attitude individuelle d'un sujet multiple et pluriel, supposé collectif, contre la position de classe à laquelle appartient ce sujet.

---

<sup>14</sup> BAMBIRRA, Vânia. *O capitalismo dependente latino-americano*. 3<sup>a</sup>.ed., Florianópolis: Insular, 2015, p.26.



C'est à ce point qu'intervient la dimension de la reprise et, bien sûr, de la mise à jour en ce 21<sup>ème</sup> siècle des références centrales de la pensée de Vânia Bambirra : quelle classe peut mener la lutte anticapitaliste, dans un premier temps, et révolutionnaire, plus tard ? Elle répond : « La lutte pour la libération des femmes est une lutte politique et révolutionnaire qui, parce qu'elle est une lutte contre le système capitaliste, qui entretient et a besoin de l'oppression des femmes, s'insère dans le contexte de la lutte de classe et doit être dirigée par la classe ouvrière, à travers ses partis et organisations d'avant-garde ». <sup>15</sup> Par conséquent, ce n'est pas une lutte dirigée uniquement par les femmes qui émancipe nécessairement les femmes, mais la femme qui travaille - dans ce contexte - avec la classe ouvrière dans son ensemble.

J'essaie de m'inspirer de Vânia Bambirra pour être une personne qui a toujours été confrontée à la controverse, à la critique dialectique. Avec parcimonie et, en même temps, péremptoire dans ses formulations car il se positionne sur la base d'une critique fondée de l'existant et de la perspective d'un avenir engagé dans la transition vers le socialisme. Je me souviens de l'histoire qu'elle raconte à son Mémorial, quittant le Brésil aussi vite (et craignant d'être prise par la répression), avec sa petite fille, sur ses genoux, à l'aéroport. Elle ne savait même pas que son nom figurait déjà sur la liste des personnes recherchées par la dictature pour avoir participé activement aux ligues paysannes du Minas Gerais. Tout aurait pu s'arrêter là. L'évasion de son compagnon de l'époque, Theotônio dos Santos, avait été planifiée clandestinement, car les informations qu'ils avaient obtenues étaient qu'il risquait davantage de figurer sur la liste des personnes recherchées. Je me souviens aussi comment elle décrit le danger et la tristesse de devoir fuir le Chili et, tout comme de quitter le Brésil, de tout laisser derrière elle : la maison, les livres, la famille, les amis. Je comprends que nous, du continent latino-américain, qui sommes ici à cet événement, avons l'obligation d'être à la hauteur de cet héritage de textes que Bambirra a laissé derrière lui et de les diffuser dans le reste des pays et universités où il est possible de l'espace de discussion ouvert, théorique fondamentale qu'elle nous apporte, comme c'est possible aujourd'hui ici à l'Université de Lausanne, pour les efforts des organisateurs de cet événement. Je suis disponible pour le débat ultérieur et je souhaite une excellente présentation à tous les compagnons qui me succèdent. Le sujet est très riche et peut être la première rencontre de plusieurs. Merci.

---

<sup>15</sup> BAMBIRRA, Vânia. "Liberacion de la mujer: una tarea de Hoy". Revista *Punto Final*. Año VI – Martes 15 de febrero de 1972 – n.151, p.15.